# La Pension Alimentaire.

Notaire, j'ai connu bien des misères et reçu bien des confidences. Tristes, hélas ! la plupart de ces dernières, mais aussi, parfois, d'une étrange singularité.

Une, entre autres, absolument authentique.

On vint un jour me demander pour recevoir le testament d'un malade en danger de mort.

Ce client, depuis quatre ans seulement dans ma bourgade, était assurément du Midi, car son origine se décelait par un accent assez prononcé.

Je lui avais donné quelques avis pour le placement de petites sommes, et il m'en gardait reconnaissance.

Grand pêcheur à la ligne, très adroit du reste, nous échangions un salut lorsque je le rencontrais sur les bords de nos rivières poissonneuses, et, parfois, nous faisions un brin de causette.

La tête renversée sur l'oreiller, pâle, les traits convulsés par la souffrance, mais les yeux pétillants d'intelligence, d'une voix claire et bien assurée, il me dit :

—Je vous ai appelé pour vous demander un conseil, et, en même temps, vous fournir quelques renseignements relatifs à la liquidation de ma succession.

—Nous n'en sommes heureusement pas encore là, lui répondis-je ; néanmoins, je me mets entièrement à votre disposition.

—Je crains, cher maître, que vous n'ayez du mal à débrouiller l'affaire, reprit il, et, dans les limites du possible, je tâcherai de vous venir en aide.

—Parlez, je suis tout oreilles.

Après une courte pause, il poursuivit :

—Je ne connais pas exactement le nombre de mes enfants vivants, et je n'ai l'adresse que de quarante sept....

Devant l'étonnement de mes yeux à cet énoncé, bien plus, de ma complète stupéfaction, il répliqua :

—Vous me croyez, sans doute, dans un accès de fièvre, ou atteint de folie.... Rien de plus vrai, pourtant, que mon affirmation, et, dans mon secrétaire, bien catalogués, avec une notice pour chacun, vous trouverez les noms, prénoms et qualités de ces quarante-sept enfants... Dame! pour les autres ?

—Comment pour les autres ?

—Eh ! oui, j'ai perdu leurs traces.... Les uns sont morts, les autres disparus ; malgré mes recherches, certains n'ont pas été retrouvés, et là commencera votre embarras, car j'ai bien peur que vous ne soyez pas plus heureux que moi.

Tout cela d'une voix calme, reposée, comme la chose la plus naturelle du monde.

Avais-je affaire à un échappé de Charenton, à un halluciné tout au moins, ou à un de ces fumistes de haute allure, assez nombreux, dit-on, dans le Midi ?

Lorsque Marius Roucas, un nom bien Marseillais, pour un renseignement quelconque était venu à mon étude, il m'avait toujours paru homme de grand sens et nullement excentrique. D'où provenait ce changement radical dans sa façon de s'exprimer, et que signifiait cette fantastique histoire ?

Mais lui, sans paraître déconcerté par ma mine effarée, avec une sage lenteur et le même flegme :

—Tout cela vous semble bien extraordinaire et, cependant, rien de plus simple..... Cinq minutes de votre attention suffiront pour tout éclaircir.

—Je vous écoute.

—Ayez donc la complaisance de me passer une cuillerée de cette potion que je dois prendre d'heure en heure.... Là.... merci.... Maintenant je commence:

" A dix huit ans, je quittai la banlieue de Marseille mon pays de naissance, sans autre pécule qu'un billet de cent francs dans ma poche. Mais, suivant la belle expression du poète La Fontaine:

Riche d'un long espoir et de vastes pensées !

Je levais assez bien la lettre et, dès mon arrivée à Paris, je fus embauché dans une imprimerie. Bon ouvrier, je gagnais assez facilement ma vie, mais insoucieux du lendemain, dépensant au jour le jour, à la Saint-Sylvestre je n'étais pas plus riche que le 1er janvier. Epoque heureuse de la vie entre toutes pourtant, où la jeunesse, magicienne incomparable des doux rêves, de ses rayons dorés illumine de si riantes perspectives !

Quinze années dura cette existence, un peu bohème j'en conviens, mais aussi sans noirs soucis, quand une épidémie de fièvre typhoïde décima mon atelier et me jeta râlant sur un lit d'hôpital. Longtemps entre la vie et la mort grâce aux soins éclairés du médecin, plus certes qu'à ma constitution, j'en sortis guéri, mais faible, anémié, incapable du moindre travail.

Et cependant il fallait vivre, se loger, se vêtir! Oh ! l'horrible lutte contre la faim ! Jours néfastes dont le souvenir cruel, maintenant encore, me cause une sorte d'angoisse.

Sans pain, sans gîte dans cette ville immense, en proie aux idées de suicide, j'errais à l'aventure quand un matin, vers onze heures, dans la rue Drouot en face de la mairie du neuvième arrondissement, une femme avec un bébé sur les bras s'approcha de moi, et, sans autres préambules, me dit :

—Etes vous marié?

—Non.

—Voulez-vous, en ce cas, gagner cinquante francs?

—Comment ? lui répondis-je, hébété et tout machinalement.

—En entrant avec moi et les témoins à la mairie pour vous y reconnaître le père de cet enfant.

—Mais je ne connais seulement pas la mère !

—Qu'importe ?..... Il s'agit de donner un nom à ce bébé.... Cela ne vous engage pas autrement.....

Vingt minutes plus tard, je signais l'acte de l'état civil, et, en échange, la sage-femme me versait cinquante francs !

Ce fut pour moi un trait de lumière, et, désormais, ma voie était trouvée. A partir de ce jour, me tenant aux abords des mairies, sans la moindre vergogne, je proposais un père à tout venant.

Dame ! j'ai essuyé bien des rebuffades, mais souvent aussi mon offre était acceptée.

Somme toute, sur les registres de l'état civil des mairies de Paris et ceux de la banlieue, car le mur des fortifications ne me servait pas de limite, cent vingt et un enfants des deux sexes sont inscrits sous mon nom, Marius Roucas, et ne peuvent se réclamer que de ma paternité.

En homme prudent, au fur et à mesure des reconnaissances, je notais sur un carnet spécial les prénoms des bébés, et, autant que possible, l'adresse de la mère. Je les ai ainsi, à peu près tous, suivis dans la vie, et, chaque année au 1er janvier, aux époques de leur communion, de leur tirage au sort, de leur mariage, j'envoyais ma carte sans insister davantage.

Beaucoup d'entre eux sont morts, d'autres partis je ne sais où ; mais, aux approches de ma soixantaine, il m'en restait un nombre suffisant pour créer des rentes à ma vieillesse.

J'entrepris une tournée pour les voir séparément, car aucun d'eux ne se connaît, et je leur tiens, à tous le même langage :

—Je suis votre père, et jusqu'à ce jour, rendez-moi cette justice, je ne vous ai point importuné. Avec les années sont venues les infirmités, comme aussi l'impossibilité du travail. Recourir au tribunal pour obtenir de vous une pension alimentaire me répugnerait fort et je préfère un accord à l'amiable. Fixez vous-même la somme dont vous pourrez disposer chaque année en ma faveur, sans porter de trouble dans l'équilibre de votre budget, et je saurai m'en contenter.

Sauf une demi-douzaine, dans l'indigence ou incapables de me venir en aide, aucun ne se montra récalcitrant, et, sans marchandages, les uns m'envoyèrent trois cents francs, les autres deux cents, les moins riches cinquante ou vingt-cinq francs.

Ensemble les quarante-sept, dont vous trouverez les noms, qualités et adresses dans mon secrétaire, me servaient par la poste une rente annuelle d'environ sept mille francs. Comme les bons comptes font les bons amis, j'adressais à chacun régulièrement son reçu. Oh! mes registres sont en règle et bien tenus, et vous en aurez la preuve lors de la confection de l'inventaire.

De cette rente de sept mille francs, plus que suffisante à mes besoins, j'ai employé le superflu, suivant vos conseils, en valeurs de tout repos, garanties par l'Etat français. Le total s'en élève à trente-cinq mille et quelques cents francs. Les titres sont également là dans mon secrétaire.

Or, pour faciliter le mariage de mes deux dernières filles, actuellement nubiles et peu fortunées, je désire leur léguer toute ma fortune et par portions égales.

Devant les témoins instrumentaires, je vais à l'instant les instituer mes légataires à titre universel, vous priant d'obtenir de mes autres enfants connus, héritiers à réserve, leur adhésion à l'exécution de ma volonté suprême.

Certes, pareils cas au mien ne se présentent pas souvent ; mais, je vous en conjure, ne refusez pas ce service à un mourant.

—Sans vous rien promettre autre que mon bon vouloir, lui répondis-je je m'efforcerai de réaliser vos souhaits.

—Il suffit et je puis maintenant mourir tranquille. Veuillez appeler les témoins pour recevoir et rédiger mon testament.

Le surlendemain, Marius Roucas rendait son âme à Dieu et, dans le secrétaire en question, lors de la levée des scellés pour l'inventaire, avec une fiche spéciale concernant chacun d'eux, le juge de paix et moi trouvions les adresses de ses quarante-sept enfants !

Chose non moins étrange que cette véridique histoire et pour son couronnement, sans la moindre hésitation, tous envoyèrent leur consentement pour la délivrance du legs en faveur de leurs deux sœurs inconnues !

# L'Effrayante Visite.

Du seuil de la porte, Jean Luzy, le fermier des " Quatre-Vents ", serra une dernière fois les mains fines de Céline Chartrain, et, comme ils restaient tous les deux les yeux brillants, le cœur lourd de tendresse, insensibles au vent d'hiver qui leur jetait au visage une neige tourbillonnante et glacée, Jean, ayant attiré tout contre lui la jeune femme frissonnante et troublée, murmura avec une sollicitude inquiète :

—Il faut rentrer, Céline !..... Vous pourriez prendre froid....

Puis, la voix joyeuse et caressante, il ajouta :

—A demain !... à demain....

Et s'arrachant à la douce étreinte, il s'enfuit....

Céline demeura une seconde penchée, écoutant le bruit des pas, vite perdu sur le tapis mou de la neige, et, l'âme en fête, elle rentra dans son " fournil "

Avant de se coucher, elle rangea les habits de noce pour le lendemain, ce lendemain dont Jean Luzy venait de parler et qui allait, par son union avec l'honnête fermier des " Quatre-Vents," mettre un terme heureux à son existence de douleurs et de peines dignement supportées.

Dans la chambre voisine, elle caressa en passant la joue fraîche et rouge de son fils qui souriait aux anges dans le grand lit où, pour la dernière fois, elle-même allait dormir, puis assise devant la haute cheminée où des bûches de hêtre achevaient de se consumer, elle rêva à son bonheur tout proche.

Un bruit de pas glissant au dehors, près de la fenêtre, attira son attention.... Sûrement on avait marché dans la cour et quelqu'un venait de s'arrêter devant le seuil !.....

Une main frôla le loquet et comme Cenne, prise de peur, s'apprêtait à repousser le verrou, la porte s'ouvrit, rejetée d'un coup.

Dans le vent de tempête qui s'engouffra avec un ronflement sinistre, un homme apparut, un être effrayant, le feutre mou, blanc de neige, couvrant d'ombre un visage mangé par une barbe noire inculte et trouée de deux yeux gris ardents et sauvages, pareils à ceux d'un loup !....

Avant d'avoir pu faire un geste, la jeune femme épouvantée entendit l'étrange visiteur murmurer, la voix sourde :

—Tais-toi, Céline !.... C'est moi, Claude, Claude Chartrain, ton mari !....

L'homme avait refermé la porte avec soin, puis jetant son feutre informe sur le dressoir, il s'était laissé tomber sur un siège, comme accablé de fatigue et, les jambes allongées vers le foyer, il continuait, regardant sournoisement Céline, qui demeurait muette, une angoisse terrible au cœur, tout son être chaviré de détresse et d'effroi.

—Oui, c'est moi.... C'est bien moi !.... Tu ne m'attendais plus; toi aussi, tu me croyais mort !.... Ah ! ah ! ah ! le bon tour !....

Oh ! cette voix, comme la pauvre femme la reconnaissait cette voix railleuse, pleine d'effroyable ironie, voix dure, cassante et sèche, évoquant tout un passé de misères qu'elle avait cru à jamais effacé.

—Je voulais te revoir, tu sais ! .... continuait Claude Chartrain .... te revoir et t'emmener.... toi et le petit.... Il est là, dis? ajouta-t-il en montrant la porte de la chambre.

—Il est là! souffla la mère, affolée.....

—Bon ! nous irons l'embrasser tout à l'heure.... Pour le moment, ma femme, donne moi quelque chose à boire, quelque chose à manger.... je meurs de soif et de faim!.....

Sa femme ?.... C'est vrai !... Elle avait été la femme de cet être ignoble et mauvais !.... Elle était encore la femme de cet homme qui avait assassiné, de ce forçat condamné au bagne !....

Et soudain, tout le désastre qu'il apportait lui apparut net et précis ; toute la fatalité des événements se dressa devant elle, déconcertante, impitoyable ; l'invraisemblable, l'irréel devenait en cet instant l'épouvantable vérité, la réalité tragique !

Un désir de supprimer cet obstacle monta à son âme : l'éclat d'un couteau traînant sur la huche attira son regard.... Pour sauver son rêve de bonheur, pour défendre sa sécurité et l'avenir de son enfant, elle se sentit la force d'enfoncer la lame luisante dans cette gorge..

Mais lui s'était levé tranquillement et disait, goguenard :

—Allons, est-ce ainsi qu'on reçoit un revenant ?.... Embrasse-moi donc, ma femme !

Et il la serrait dans ses bras noueux, posant ses lèvres velues sur la joue froide de la malheureuse prête à s'évanouir....

—Bon! bon! fit-il, toujours ironique.... je comprends!.... tu avais fait ton deuil du pauvre Claude!.... Nous causerons de cela plus tard.... Mais, mille tonnerres! il ne faut pourtant pas que je me laisse crever de faim.. pour de bon, ce soir!....

Il avait pris le couteau et, de la huche ouverte, il tirait un chanteau de pain et un morceau de fromage.

Puis, retourné à sa chaise, il commanda, comme s'il était là depuis des années:

—Céline, à boire!

Elle s'était ressaisie.. Voyons ! .... Il fallait lutter.... ruser, peut-être.... discuter, sans doute .... agir... comment?.... Elle ne savait pas.... mais c'était impossible.... non, elle ne pouvait pas admettre que tout, tout s'écroulât ainsi par l'arrivée soudaine, imprévue, de cet être malfaisant !.....

D'un placard elle avait sorti une bouteille de vin qu'elle déposa sur la huche avec un verre.... Mais lui, prenant la bouteille, qu'il flaira, s'écriait:

—Du vin !.... trop fade par ce temps de chien!.... Pas assez remontant, après les kilomètres que je viens de " m'envoyer " pour venir ici !..... N'y a-t-il plus de cet excellent marc que nous avions fait, il y a six ans.... l'année de notre mariage, justement ?....

Dans le fond du dressoir, oui, elle se souvenait, il restait une bouteille de cet alcool rude qu'il aimait et dont il emportait une gourde pleine pour ses nuits de braconnage, autrefois !

Docile, mais la tête bourdonnante d'idées imprécises et les mains fiévreuses, elle apporta le flacon.

Il s'en empara et but avidement, à même, une longue rasade.

—Hé ! ça va mieux ! fit-il satisfait.... Pourtant ce n'est pas fameux !.... C'est maigre, sais-tu ! .... Allons, remue-toi, que diable !.... N'as-tu autre chose à me donner ?....

—J'ai " cuit " aujourd'hui.... répondit-elle la voix tremblante .... Et il y a des tartes, un flan et des pâtés dans le four....

—A la bonne heure !.... Nous allons goûter cela.... Mais on gèle ici....

Et se penchant, il prit dans le coin de l'âtre une pleine bourrée qu'il jeta dans les braises rougeoyantes.

Puis il continua de manger par bouchées épaisses, goulûment, avec un bruit gras, comme une bête affamée et, à chaque instant, ses lèvres s'appliquaient au goulot de la bouteille d'alcool.

Peu à peu ses joues bistrées devenaient pourpres, son front se gonflait de veines dures et, dans ses yeux, une ivresse commençante allumait des flammes verdâtres.

Il s'était remis à parler, reprenant les faits cinq années en arrière, racontant sa vie de forçat depuis sa condamnation, sa fuite par un soir de tempête, quand rejeté plusieurs fois à la côte, il avait dû demeurer caché sur des écueils, tout ensanglanté et meurtri.... C'est là qu'il avait laissé ses habits en lambeaux, pour faire croire à sa mort.... Puis il avait pu gagner la cale d'un navire anglais et débarquer à Sydney....

Avec l'ivresse qui le gagnait, un besoin de confidences s'imposait à lui.... Il étalait maintenant devant la pauvre femme, anéantie, à demi morte de honte, ses exploits de rôdeur, de voleur de grands chemins.... Enfin, il avouait, en se glorifiant, un coup d'audace qui lui avait réussi.

Dans une ville toute proche, il avait, après l'avoir tué, dévalisé un vieillard avare et riche et assommé la domestique.

En donnant des détails odieux sur ce meurtre, il sortait de sa poche des liasses de billets bleus qu'il frossait entre ses doigts avec un rire de brute.

—Pas d'or !.... disait-il..... Rien que des " fafiots " de mille ! .... Et il y en a !.... Nous serons riches, ma Céline, ajouta-t-il avec une sentimentalité d'ivrogne .... Nous quitterons le pays, en douceur, et nous irons loin, bien loin, tous les trois, là où on ne nous connaîtra pas....

Une horreur étreignait la gorge de la jeune femme et il lui semblait que son sang fuyait goutte à goutte, tant le désespoir brisait son cœur.

—Et ces tartes.... Voyons donc si elles sont à point ! s'écriait alors Claude.

Il s'était levé, lourdement, engourdi par la fatigue, la chaleur et l'alcool, et se penchant sous le manteau de la cheminée, il cherchait à soulever la plaque du four qui s'ouvrait au-dessus du foyer et que léchaient les flammes hautes de la bourrée crépitante....

Et soudain, son pied glissant sur les dalles, il s'écroula d'un coup au milieu de la fournaise ; sa tête porta sur un coin des chenets de fer, des flammes ardentes l'enveloppèrent de leurs bras souples, une gerbe d'étincelles monta dans l'âtre et le misérable ne bougea plus.

Céline était demeurée immobile, comprenant à peine le drame qui venait de s'accomplir en quelques secondes sous ses yeux terrifiés.

Puis elle s'était élancée avec un geste inconscient, la main tendue, comme pour secourir, mais tous les vêtements de Claude avaient pris feu, et, devant l'embrasement, elle dut reculer.

Ce fut, après l'horreur première, une sorte de joie farouche —la pensée de la délivrance—qui emplit son cerveau. Puis une terreur l'envahit.... Il ne fallait pas que l'on connût le tragique événement !.... Ne l'eût-on pas accusée d'avoir tué son mari revenu ? Quels soupçons pèseraient sur elle ?.... Le forçat Claude Chartrain, mort légalement depuis quatre ans, était mort réellement cette fois !.... Il fallait empêcher que son cadavre tourmentât encore des innocents.

Tout son courage était revenu .... Elle sortit, gagna la cour et rapporta, l'un après l'autre, des fagots secs, puis des brassées de bûches.

Et silencieuse, les lèvres serrées, tendue dans son œuvre, elle jeta sur le cadavre une nouvelle bourrée qui s'enflamma aussitôt..... Toute cette longue nuit d'hiver, elle fut debout, acharnée à sa funèbre et terrible besogne, et quand l'aube pâle commença à blanchir les petites fenêtres du fournil, Céline Chartrain, brisée de fatigue, contemplait dans l'âtre un monceau de cendres grises....

Une pitié pourtant gonflait son cœur de femme..... des larmes glissaient sur ses joues pâlies ; mais un rire frais chanta près d'elle..... Elle aperçut son fils qui, par la porte entrebâillée, passait sa tête blonde et la regardait de ses grands yeux candides....

Et toute la tristesse, toute l'horreur de cette nuit tragique furent abolies en cet instant....

# GAMINS TRAGIQUES

Promenez-vous un matin, vers huit heures, dans n'importe quel faubourg ouvrier de Paris, et vous serez frappé de ce même étonnement qu'éprouvait jadis Gulliver en débarquant à Lilliput.

Depuis l'entrée matinale des grands à l'atelier, la rue, en effet, appartient aux petits..... Je ne dis pas aux enfants, car vraiment ces êtres " hauts comme ça ", qui grouillent, devant les kiosques, chez le fruitier, à la fontaine, n'ont plus rien de leur âge.

Ils vont et viennent soucieux, affairés. On les sent aux prises déjà avec les intérêts et les convoitises de la vie. Des garçons de huit à dix ans causent entre eux sur le ton de clubistes ! Vous en voyez d'autres avachis et traînards qui agacent les filles. Ni gaies, ni simples, maigriottes, pâles, avec un chignon entubanné, l'œil battu, celles-ci ont presque toutes l'air de petites femmes. Trottant menu de porte en porte, ou à travers les groupes, elles traînent le petit frère qui hurle, tandis qu'elles rient aux propos salés de ces messieurs et se défendent mal contre leurs entreprises....

On dirait, à regarder de près cet étrange milieu, quelqu'un de ces jardins japonais où des chênes hauts de cinquante centimètres portent des branches mortes, et sur leur écorce toutes les tares de la décrépitude.

A neuf heures, garçons et filles s'engouffrent dans les écoles du quartier. A midi, vous les retrouvez grignotant leur pain sur le trottoir ou dans le square voisin. Il semble alors que le grand air détripe un peu ces petits êtres. Ils rient, ils jouent. Mais hélas ! ce n'est pas long ! Les voilà de nouveau sur leurs bancs. Et puis viennent quatre heures, l'école ferme et les dégorge dans la rue. Personne à la maison, ils le savent. Pas de feu, pas de lumière, pas de soupe.

Ils n'ont à eux que le ruisseau.

Alors—et il en est ainsi tous les soirs à la sortie des classes,—alors c'est une douleur aigüe dans le cœur et dans la chair de ces petits. Ils se crispent contre la nuit qui vient, contre la faim, contre la solitude.

A travers la buée des vitres, ils voient le père ou le grand frère qui s'étourdissent d'absinthe au cabaret. Mais eux, gamins et gamines, n'ont ni argent ni crédit. Comme ils savent tout de la vie, ils s'associent pour lui demander un plaisir qui ne leur coûtera rien. Ils en finiront avec elle si elle les trompe. Personne ne leur a jamais parlé de son lendemain.

Voilà pourquoi un journal pouvait, le premier juin dernier, compléter ainsi un fait divers de la veille :

" Les deux cadavres repêchés avant-hier dans la Seine, au quai de la Rapée, et qui, comme nous l'avons dit, étaient liés ensemble par une ceinture, ont été reconnus.

" Le jeune homme avait quatorze ans et se nommait Pierre P.... La jeune fille, Eugénie M...., était âgée de treize ans. Ils habitaient la même maison, rue S....

" On a trouvé, dans les vêtements du garçon, un écrit par lequel il disait que sa compagne et lui se noyaient parce qu'ils étaient las de vivre. "

Le journal donnait en toutes lettres le nom des enfants, celui de la rue et le numéro de la maison.

Comme j'ai de vieilles habitudes dans ce quartier lointain, je m'en allai le lendemain à la maison indiquée. C'était une de ces ruches ouvrières, tant de fois décrites, où l'on naît, où l'on meurt, quand on ne meurt pas à l'hôpital, mais où on ne vit guère. Le petit P.... et la petite M.... y habitaient depuis deux ans au même cinquième étage. A force de descendre ensemble l'escalier le matin, pour gagner la rue, et de le remonter le soir, pour regagner leur taudis, ils s'étaient liés et ne se quittaient plus, me dit la concierge, " si bien, monsieur, qu'on ne les appelait chez nous que le Roméo et la Juliette. "

—Tenez, voilà le signalement à la police quand ils ont disparu, les pauvres gosses :

" Pierre P...., quatorze ans, paraît plus jeune.... Cheveux, sourcils châtain clair, yeux bleus, cicatrice à la tempe gauche. Pantalon à carreaux, veston marron, sans gilet ni bretelles. Fortes bottines lacées. "

Il était gentil, tout de même le petit, franc, poli, mais toujours triste. La fille ne revenait moins. Un bijou, pourtant, avec des yeux !.... On eût dit de la braise ; bien sûr, c'est ce qui a causé le malheur....

—Ces enfants, madame, étaient-ils vraiment à plaindre ?

—Oh ! ni plus ni moins que tant d'autres. Ils faisaient leurs volontés sans que personne y regarde. Lui menait, comme un petit mari, sa connaissance à l'école le matin et allait la reprendre le soir. Ils rentraient s'ils voulaient.

—Mais les parents ?

—Des perles, des gens d'or ; malheureusement jamais là. Leur vie à gagner, quoi ! Les deux mères du matin au soir à laver. M. P.... le père du garçon, un rude ouvrier, travaille de son état de chaudronnier à l'autre bout de Paris. Le père de la demoiselle, M. M...., est plâtrier au Champ-de-Mars depuis les travaux de l'Exposition. C'est bien rare qu'après avoir trimé sa journée, tout ce pauvre monde rentre dans son beau sens.... Le zing, les camarades.... On a bu, on se couche, et à cinq heures le lendemain on décampe. C'est si triste là-haut quand on a ses aplombs ! Les petits, eux aussi, s'esbignent. Il leur faut la balade.... Ça tourne ensuite bien ou mal.... C'est la chance ! mais, il n'y a pas à dire, les enfants, maintenant, c'est comme des petits bestiaux lâchés; ça broute où ça veut....

Je m'éloignais, écœuré, lorsque cette femme, que je prenais pour une libre-penseuse, et qui me prenait elle-même sans doute pour quelque enquêteur officiel, se redressa tout à coup et me jeta, comme une malédiction, cette dernière phrase :

—Eh bien, allez donc répéter tout cela à votre patron..... Ça l'encouragera peut-être à ficher de plus belle les curés, le bon Dieu et tout le tremblement.... à la porte....

Tenez, à l'école, les bambins eux-mêmes sont las de vos formules creuses ! Depuis cent ans que l'on essaie de repétrir scientifiquement le peuple, qu'a-t-on fait, sinon d'exaspérer ses revendications ? Faut-il donc vous apprendre que dans une société sans Dieu, chacun n'a plus de devoir qu'envers soi-même, et que ce devoir consiste à supprimer, par la ruse ou par la force, tout ce qui est un obstacle à l'immédiat assouvissement du désir ?....

La famille était un obstacle : vous l'avez supprimée, et le divorce a jeté l'enfant au ruisseau.

Qu'espérer de ce gamin à qui l'on demandait la différence entre l'homme et la bête ?

—C'est que l'homme travaille davantage.

—Que deviendras-tu si tu meurs ?

—Un squelette.

Qu'espérer de cette autre gamine que l'on essayait de raisonner ?

—Mais si ton ami te quitte ?

—Après lui un autre, et au bout un boisseau de charbon.

—Et puis ?

—Dame ! j'irai pourrir dans le trou !

Devenir un squelette ! aller pourrir dans le trou ! Voilà donc la suprême espérance que garderont à travers la vie des milliers et des milliers d'enfants, quand votre loi scolaire aura balayé les dernières notions de Dieu et de l'âme immortelle.

Mais encore les connaissez vous, ces enfants ? Non, car ils vous feraient peur ou pitié. Rachitiques, nerveux, tuberculeux, presque tous appartiennent par hérédité à la pathologie. Leur cerveau n'est formé que des pires images.

J'ai vu, lors d'une des dernières exécutions à la Roquette, des enfants du quartier jouer toute la journée " au sang ", c'était leur mot. La partie consistait à scier, avec un couperet de bois, le cou barbouillé de sang d'un petit camarade.

Et vous comptez, pour mater ces effroyables natures, sur " ces richesses de vie morale dont dispose l'Université et qui peuvent comme dit un de nos inspecteurs d'Académie, se substituer à toute foi religieuse " ?

Allons donc !

Mais encore, savez-vous comment se distribue cette manne dans vos écoles !

Je ne veux rien inventer. J'emprunte ce fait, entre mille autres, à un rapport officiel. Il s'est trouvé un instituteur pour faire, pendant un mois, son cours de morale sur les attributions du conseil municipal !

Il faut croire à autre chose qu'au conseil municipal pour former des hommes à qui vous demanderez de souffrir, des soldats à qui vous demanderez de mourir, et des enfants que le dégoût de la vie ne jette pas à la Seine....

MIS COSTA DE BEAUREGARD.

## Le timbre de Dickens.

Les œuvres de Dickens sont tombées dans le domaine public. Aussi malgré les éditions nouvelles qui se multiplient, la famille de l'illustre écrivain n'est-elle pas très riche, trois de ses héritiers ont dû solliciter du gouvernement anglais une modeste pension de vingt cinq livres sterling.

Des admirateurs de Dickens ont eu l'ingénieuse idée pour réparer ce qu'ils considèrent comme une injustice, comme l'effet d'une protection insuffisante de la propriété littéraire, de faire graver des timbres qui sont mis en vente moyennant un penny ; l'acheteur est prié d'en coller un sur chaque exemplaire qu'il possède des œuvres du romancier.

Le Roi, la Reine, la reine Alexandra, d'autres membres de la Famille royale se sont empressés de donner l'exemple ; il a été suivi par toutes les notabilités politiques, littéraires, artistiques et mondaines. Les éditeurs Mac Millan se sont engagés à revêtir du timbre tous les volumes de Dickens qui sortiront de leurs presses jusqu'à l'année 1912, centième anniversaire de l'écrivain. Si aucun des lecteurs de "Pickwick" ne lésinait sur son penny, ce tribut du centenaire s'élèverait à une jolie somme, car on estime à quarante-huit millions le nombre des exemplaires de Dickens répandus sur la surface du globe.

## CUISINE.

### Poulet à la Marengo

Couper le poulet, le jeter dans 4 ou 5 cuillerées de bonne huile d'olive bouillante avec du sel fin, de l'ail écrasé et des échalotes hachées, laisser prendre couleur, ajouter un bouquet garni, des champignons entiers et, si l'on veut, des truffes coupées en rondelles, mouiller avec du vin blanc, un petit verre de Madère à volonté et un peu d'eau, y mêler une purée de tomates. Le poulet une fois cuit, retirer le bouquet, lier la sauce avec un petit morceau de beurre fin et ajouter du jus de citron. Le servir entouré à volonté de croûtons frits, de fonds d'artichauts, d'œufs frits, de queues d'écrevisses, etc.....

### Gâteau meunière

| | | |
|---|---|---|
| Lait..... | ¾ | de litre |
| Beurre fin..... | 125 | gr. |
| Farine..... | 75 | gr. |
| Sucre..... | 150 | gr. |
| Œufs frais..... | 4 | |
| Vanille..... | ½ | gousse |
| Sel..... | 1 | pincée |

Enduire un moule de caramel fait avec 50 gr. de sucre et une demi-cuillerée d'eau.

D'autre part, dans une casserole émaillée de préférence, travailler le beurre avec la farine; si le beurre est dur, le faire fondre à blanc sur un feu doux. Lorsque l'on a obtenu une pâte homogène, verser le lait bouillant et sucré avec les 100 grammes de sucre restant par petites quantités et en remuant toujours. De temps en temps, placer la casserole à feu doux en continuant à remuer. Cette opération qui se continue jusqu'à complet épuisement du lait doit durer au moins 15 à 20 minutes et, lorsqu'elle est terminée, l'appareil doit avoir la consistance d'une bouillie un peu claire. S'il s'était formé des grumeaux, il faudrait passer le mélange dans une passoire fine. Ceci fait, laisser refroidir 20 minutes environ.

Ces 20 minutes écoulées, incorporer dans le mélange, en remuant toujours, les œufs entiers un à un et enfin verser le tout dans le moule; placer celui-ci dans une casserole contenant de l'eau chaude (mais pas trop chaude, il faut que l'on puisse y plonger le doigt), de façon que le moule y baigne jusqu'à moitié de sa hauteur seulement. Faire bouillir tout doucement et laisser cuire le gâteau environ 1 heure, en le surveillant pour que l'eau en ébullition n'entre pas dans le moule.

Lorsque le mélange est pris, terminer la cuisson au four, 10 minutes environ.

Laisser refroidir dans le moule et démouler ensuite.

Ce gâteau se sert soit avec une crème à la vanille, soit avec une sauce de pudding. On peut aussi l'arroser de rhum auquel on met le feu, dans ce dernier cas, il faut servir le gâteau tiède et non pas froid.